

◆ *Bibliothèque « Serbica »* ◆

www.serbica.fr

JOVAN DUČIĆ



47 POÈMES

Choix et textes français de
Vesna Bernard-Radović

Juin 2015

◆ *Poésies* ◆

SOMMAIRE

I - POEMES DU SOLEIL / ПЕСМЕ СУНЦА

Poèmes matinaux / Јутарње песме

- Conte (Прича) - 5
- La poussée (Напон) - 6
- Un bruit (Шум) - 7
- Rencontre (Сусрет) - 8

Poèmes vespéraux / Вечерње песме

- Ritournelle (Рефрен) - 9
- Les tournesols (Сунцокрети) - 10
- Mélancolie (Сета) - 11
- Chant des ténèbres (Песма мрака) - 12
- L'attente (Чекање) - 13
- Chant (Песма) - 14
- Le seuil (Међа) - 15

Lyrique / Лирика

- L'homme parle à Dieu (Човек говори Богу) - 16
- Semence (Семе) - 17
- Poème pieux (Побожна песма) - 18
- Soleil (Сунце) - 20
- Nocturne (Песма) - 21
- Le festin (Гозба) - 22
- Inscription* (Натпис) - 23
- L'ombre* (Сенка) - 24
- Chant d'automne (Јесења песма) - 25
- Fatum * (Коб) - 26
- Le désert (Пустиња) - 27
- Nuit (Ноћ) - 28
- Printemps chrétien (Хришћанско пролеће) - 29
- Le mystère * (Тајна) - 30
- Le voyageur (Путник) - 31
- Chimère (Химера) - 33

Poèmes solaires / Сунчане песме

- Forêt (*Шума*) - 34
Obscurité (*Мрак*) - 35
Le pin (*Бор*) - 36
Vent (*Ветар*) - 37
Nuit (*Ноћ*) - 38
Avril (*Април*) - 39
Le hêtre (*Буква*) - 40
Les fourmis (*Мрави*) - 41

L'âme et la nuit / Душа и ноћ

- Compagnie (*Сапутници*) - 42
Le chemin (*Пут*) - 43

II – POEMES DE L'AMOUR ET DE LA MORT /
ПЕСМЕ ЉУБАВИ И СМРТИ

- Le nid (*Гнездо*) - 45
Poème sans fin (*Бескрајна песма*) - 46
La grande nuit (*Велика ноћ*) - 48
La création (*Стварање*) - 49
Les ailes (*Крила*) - 50
Hommage à l'amour (*Песма љубави*) - 51
Chant du crépuscule (*Песма сутона*) - 52
Chant du cœur (*Песма срца*) - 53
Le doute (*Сумња*) - 54

III – SONNETS IMPERIAUX / ЦАРСКИ СОНЕТИ

Poèmes ragusains / Дубровачке поеме

- Madrigal ragusain (*Дубровачки мадригал*) - 56

* Traduction de Jean-Marc Bordier, in *Poèmes serbes*, Plato, Belgrade, 2002.

– I –

POÈMES DU SOLEIL / ПЕСМЕ СУНЦА

Cycles

Poèmes matinaux / Јутарње песме

Poèmes vespéraux / Вечерње песме

Poèmes solaires / Сунчане песме

L'âme et la nuit / Душа и ноћ

CONTE

Du fruit parle la fleur qui défleurit,
Et le fleuve de tumultes marins ;
Du feu du soleil, les astres transis,
Et le crépuscule de roses matins.

Le sourire, pour de vives ardeurs,
Et l'aile pour l'espace infini ;
Du bonheur éternel, les yeux en pleurs ;
La gloire de l'envol, la chute dit.

Et la paix où graines de nuit montent,
De la rumeur des sphères est soupir...
Les étoiles filantes sont les contes
De la mort qui sait aussi resplendir.

LA POUSSÉE

Clame le germe : je veux percer,
Et croître... toujours plus haut !
Du sein déchiré je veux lancer
L'hymne au soleil le plus beau.

Clame l'aile : puissé-je naître enfin
Des affres du sang malingre
Et, voguant parmi les astres sereins,
La première le soleil atteindre.

Et la larme : las, que je jaillisse
De cette douleur qui geint !
Au monde alors les prémices
J'apporterai du cœur humain.

UN BRUIT

Le bruit partit d'un bosquet de frênes,
Gagna les épicéas,
Et de hêtre à hêtre, de chêne en chêne,
La nature s'éveilla.

Le troupeau de buffles leva la tête :
- Chant de la force, ce cri ?
Hymne au ciel bleu pensa l'alouette,
Et l'effraie : la voix de la nuit.

L'autour tressaillant : une proie enfin !
Le lièvre : serait-ce le chasseur ?
L'étoile se dit : la nuit revient !
Et la tombe : ô, une lueur !

RENCONTRE

Ils se sont rencontrés une nuit
Sur un sentier de lumière,
Elle, âme montant au ciel, lui,
Ange descendant sur la terre.

L'ange conta les brillants attrait
Des célestes jardins d'or,
Et l'âme du monde le secret :
Sa magie de l'amour et de la mort.

L'ange souriait à la pensée
Du royaume de rayons comble ;
L'âme pleurait la beauté
Du jeu entre la lumière et l'ombre.

RITOURNELLE

Je sais les mornes crépuscules
Où sur terre tout son disparaît –
Le cœur dans l’instant à l’arrêt,
Et l’âme, à jamais, qui bascule.

Je sais les nuits où les étoiles,
Versant leur clarté profuse,
La tristesse dans l’âme infusent
Et abîmes de douleur dévoilent.

Je sais l’amour qui s’introduit
Dans les brillants palais du cœur,
Quand la chanson triste pleure
Et la joyeuse supplicie.

Je sais les temps lents de jachère
Les automnes âcres, racornis :
Toutes choses se tiennent unies,
Seules les âmes sont solitaires.

LES TOURNESOLS

Dans les yeux tristes des tournesols,
Qui suivent, muets, l'errance des cieux,
Toutes les soifs du monde s'affolent,
Tous les rêves et les désirs spacieux.

Ils frissonnent devant l'obscurité :
« Car Dieu est dans tout ce qui luit
Et un seul rayon de clarté
De toute chose la mesure et le prix !...

Ce qui vit au fond de sombres cachots
D'une malédiction muette ici-bas est chu –
Tout ce qui ne regarde pas vers le haut,
Et n'a jamais à la lumière cru...»

Princes d'Orient, dans la pénombre,
Ils pleurent sous l'or de leurs habits ;
Les hérauts du soleil face à l'ombre
En mendiants implorent dans la nuit.

Les yeux tristes des tournesols,
C'est dans mon cœur qu'ils sont ouverts –
Mais les soleils ont gagné d'autres pôles,
Et l'obscurité doucement conquiert.

Les grandes fleurs aux couronnes d'or
Mourront cette nuit à la ronde,
Mais il y aura dans cette mort
Tous les soleils ardents de ce monde.

MÉLANCOLIE

Les traces des hommes disparues,
Flotte encor sur les prés et les champs –
L'amère paix des chants qui se sont tus,
Et le parfum des moissons d'antan.

L'obscurité descendue dehors,
Les derniers contours s'effaçant –
Ivres de soleil les cigales encor
Célèbrent le midi incandescent.

Sur le vaste champ rien ne meurt,
Rien de ce que nos larmes ont arrosé ;
Car c'est d'une vie centuple que vit
Tout ce qui a été regretté.

Les cœurs meurent, friables entre tous,
Et présomptueux, et contrariés –
Mais en leur fond demeure la source
Qui donne part à l'éternité.

Et tout continue, comme ensorcelé,
A travers lieux tristes et nus –
Les parfums des moissons en allées,
Et l'amère paix de ce qui n'est plus.

CHANT DES TÉNÈBRES

Les armées de la nuit dévalent,
Battent au vent les noirs pennons ;
Le vent a chassé les étoiles
Et dépouillé les frondaisons.

Des coqs noirs de minuit
Le chant trois fois a retenti ;
Au port aucun phare ne luit
Où ma barque doucement pourrit.

Noir se lèvera le vent,
Et les pluies tomberont noires,
Avant que du jour aux yeux de faon
Ne perce à la croisée le regard.

Quelque chose qui vers nous clame
De tout temps mais sans bruit,
Sur les lointains rivages calmes,
Succombera cette nuit.

L'ATTENTE

Longtemps dans le ruisseau se mire
L'étoile du matin ; l'aube éclore,
Effrayante et stupide, perdue
La secrète apathie des choses.

Etoiles et heures ont fui ;
Et les vagues sous l'arche du pont ;
Moi, j'ai attendu toute la nuit
Que quelqu'un s'arrête sur mon perron.

Le ciel aligne ses lances du matin,
Le jour ses toiles sur le sol glabre...
Mais la collation de pain et de vin
Et la lampe sont toujours sur la table...

Serait-il, sans la voir, passé devant
Ma porte dans l'obscur venelle ?
Toutes les nuits, je veille et attends
Ce voyageur porteur de nouvelles.

CHANT

J'ai perdu à ce train d'enfer
Mes amis et tous mes vaisseaux.
Quelle heure est-il dans l'univers ?
Fait-il jour ou minuit plutôt ?

Qu'ils furent profonds sur le chemin,
Seigneur, et sombres, tes précipices !
Embûches à l'éclat d'écrins,
De royaux m'empoisonnèrent calices.

Grisé par tes soleils, la lumière
Des claires plaines des cieux,
J'ignorai l'ombre, ta souricière,
Fond de tes cachots ténébreux.

Et quand apparut à distance
Le gouffre où les soleils vont choir,
Sur l'océan de ton silence
La nuit gouttait en pluie noire.

LE SEUIL

Quand s'approchent en vue du port,
Après les fêtes et les larmes,
Les hautes cimes de la mort
Et les sombres lacs, froids et calmes –

Qui attend sur le seuil ? Oh, c'est
L'énigme qui dure, éternelle !
La frontière entre deux beautés
Et deux vanités, quelle est-elle ?

Ce carrefour muet des mystères,
Pont jeté entre deux bonheurs,
Cette croisée de deux chimères –
A Vie et Mort est supérieure !

Elle garde, la corde sans vie,
Les sons du ciel et de la terre,
Et le germe noir de minuit,
Mainte couleur du vol solaire...

Mais le seuil que signifie-t-il,
Qui sépare le mouvement du repos ?
Les berges du fleuve au crépuscule
S'écartent sous la poussée des flots.

L'HOMME PARLE À DIEU

Je te sais caché dans un océan de lumière,
Mais accessible à l'âme qui te pressent ;
Alors que le ciel, ni la terre, ne t'entend,
Ta voix est en nous depuis l'heure première.

Toi seul es ce qui est contradictoire –
Présent dans le cœur sans l'être dans l'esprit...
Éphémère et éternel, fort et faible réunis,
Est-ce là chose possible à concevoir ?

Notre chemin mène-t-il à toi, le fait-il ?
La fin et le commencement, est-ce tout un ?
De tes sceaux infrangibles qui est gardien,
Qui, sur tes formidables frontières, vigile ?

L'homme serait-il, comme il était une fois,
A ta ressemblance encore aujourd'hui ?
S'il ne l'est pas, quelle tristesse pour lui,
Et s'il l'est, quelle indignité pour toi.

Qu'est-ce que mon esprit d'homme, d'où vient-il ?
Soit il est partie de toi, soit ton contraire –
Nul autre choix ! Ta lumière ne l'éclaire
Et il grelotte près de ton feu qui brasille.

Solitaire en tout lieu, la peur au ventre,
A son monde comme à son corps étranger !
De la vie, de la mort également chantre :
Sans cesse hors de soi cherchant son objet.

SEMENCE

Une graine de cèdre je mis en terre,
Cette essence sacrée et invincible
Que sous la céleste voûte claire
L'orage n'abat ni la foudre crible.

Ce beau jour-là, en son mitan,
Semant la graine, je dis : – Sois
Dans mon sillon sang de titans,
Idée de la force ramassée en soi !

Voix qui à travers l'espace fuse,
Pussent les cieux en être emplis !
Parole qui jamais ne s'épuise,
Corde divine en éternelle vigie.

Poète, tu seras, cependant,
Cet étranger au monde et aux lois
Qui aux solitudes va s'exaltant
Et se consume aux astres froids.

POÈME PIEUX

Quel sol à l'église que j'élève ?
De sable, de limon ou de pierre ?
A-t-il, le terrible ange au glaive,
Le visage du juge ou du frère ?

Sur la jetée entre deux rives,
Par mes chaînes meurtri, rongé,
Je crains qui dans la nuit arrive –
Assassin ou bon étranger ?

Seigneur, en moi, mauvais ou bon,
Je sais, ton germe étrange luit,
Car tu te mires en mon tréfonds –
Comme les cieux dans le puits.

Ton ombre est jour rayonnant,
Sans répit je quête un signal :
O Dieu toujours inégal,
Et à chaque fois autrement !

Savoir doit l'orgueilleux esprit
Tout piège en chemin droit ou tors,
Trahison de l'ami qu'on chérit,
Mensonge de la joie qu'on arbore.

Mais je demeure le cœur clos
Au secret du mal et du bien ;
Sous la punition je courbe le dos
Bien que n'ayant joui de rien.

Créateur ! je suis plein d'effroi,
Titubant dans la boue, la honte ;
Ton souffle est ardent mais j'ai froid
Dans la nuit insensée qui monte.

Mais, innocent car dans la souffrance,
Pur car attendant la révélation,
Né à nouveau car dans l'espérance
Je ne suis ivre que de tes boissons.

Mes pensées sont, je sais, blasphèmes,
Mais chaque fibre vibre à ta voix ;
Je ne vois pas où le chemin mène
Mais les yeux sont emplis de toi.

SOLEIL

Dans mon jardin une onde luit,
Sainte et lumineuse ;
Elle s'abîme toute dans la nuit,
Jaillit toute du jour ;
Parole claire dont Dieu bénit
Chanaan la bienheureuse.

Ma vigne sur le coteau,
Les cerisiers jà en fleurs.
A l'heure vive, de là-haut,
L'aube point sur l'univers !
Là, le combat se poursuit
Entre Hier et Aujourd'hui.

Sur le jard de mon jardin,
Style doré de lumière,
Du grand cadran solaire
Un rai céleste fait le tour :
Et de la terre et des humains,
Dessine, indifférent, le parcours.

NOCTURNE

La nuit s'est abattue soudain, noire,
Comme sous une aile de corbeau.
Les roses pâlissantes ce soir
S'embraseront au jour nouveau.

Le ver, en son cocon rétracté,
Tisse la soie des tenues du Tsar ;
Lors que s'éclaire la Voie Lactée
Et que d'argent déborde la mare.

Dans le noir, la graine germe vite,
De croître en grande forêt pressée !
Alors que seul sur mon chemin gîte
Le doute, cet astre de ma pensée.

LE FESTIN

Qui saura, quand ils seront en allés
Dire ce que furent les jours présents –
Ils passent comme une noce endiablée,
Chevauchant de fougueux alezans.

Mon chant, j'ai versé à pleines mains,
En résonnent encor les buissons ;
Et les brûlants trésors souterrains
Etaient gardés par de fiers dragons...

Passé, avec tout son équipage,
L'amour et ses transports,
Son voile blanc et ses pages,
En pleurs dans son carrosse d'or.

Mais la soif demeure dans le sang –
Soif de l'épée même au repos ! –
De verres qu'on va au sol brisant,
Comme lorsque le tyran festoie.

Comme si aucune larme n'eût encore
Terni l'éclat de mes eaux,
Et que ce matin la première aurore
Sous la jeune voûte eût éclos.

INSCRIPTION

Depuis la mer dont voit la dalle noire
Les soleils calmes se coucher
Jusqu'au mont de la mort d'où le regard
Peut les deux mondes embrasser,

Gouffre après gouffre aveuglant de lumière
Tombant d'un ciel tout de clarté...
Jusqu'au bout du sentier faisant frontière
Entre rêve et réalité.

Las, que plus rien ne trouble la poussière
De lassitude ensommeillée !
Monte très lentement, branche de lierre,
Sur la pâle dalle marbrée.

L'OMBRE

Mon ombre à mon côté va cheminant,
Spectre de feu, géant d'un bleu livide,
Me précédant en guide vigilant
Ou me suivant, espion muet et rapide.

Elle me quitte en entrant dans le bois
Mais, quand j'en sors, elle est là qui me guette.
Devant l'église elle est prise d'effroi,
En l'homme de tout temps crainte secrète.

Elle est signe à la fois sombre et luisant,
Parler du ciel à la parole obscure !
Jusqu'ou va-t-elle aller, combien de temps,
Amer jeu du soleil, qui me torture ?

Tout sous le ciel continue de briller
Mais l'ombre et l'homme, inséparables frères,
A quelque carrefour vont s'arrêter
Pour rejeter le fardeau de leurs fers...

Mais tant qu'il fera jour, les deux destins
Se chercheront dans leurs liens éternels :
L'ombre combien plus vaste que la terre
Et l'homme, lui, encor plus léger qu'elle.

CHANT D'AUTOMNE

Les premières bises, pétale
Par pétale, emportent les fleurs,
Vers l'onde noire, les étoiles,
Et, delà les monts, les migrants.

Tous partis sans même un regard
Pour moi ; le monde s'évanouit,
Tout languissant de prendre part
A cette mort qui respandit.

Les yeux sont éblouis devant
Le brio de cette mort furtive ;
Subjugué, ce qui fut vivant
Ne souhaite plus que mourir.

Las, du vivre et du mourir,
Seul l'homme a connaissance :
Deux rives de fulgurance,
Qu'un même fleuve nourrit.

FATUM

Cogne le cœur aux superbes clés d'or
Contre la porte sombre verrouillée
Où se tapit, et appelle, et implore
Ma vérité obscure et dévoyée.

Et la traîtrise aux lèvres que j'embrasse
(Poison dans la coupe du sacrement,
Vil assassin au glaive qui menace)
Obscurcit les chemins de mon néant.

Brille le jour au milieu des pins noirs,
Tombe la nuit au travers des lys blancs,
Sur toutes mers Dieu flamboie dans sa gloire,
L'univers se recrée à chaque instant.

Morte est ma foi sous les coups de l'Eglise,
Glacé mon doute en la peur du trépas,
Je n'ai reçu que baisers de traîtrise,
Le traître seul a marché sur mes pas.

Du vin de Dieu que mon esprit s'abreuve,
Que mon cœur s'ouvre aux paroles sacrées,
Devant la porte aux lourds verrous je veille
Pour contenir les forbans retranchés.

LE DÉSERT

Des géants du soleil, tels des aquilons,
Fondent sur ce lieu du ciel torride,
Et des échos passent amers du sermon
D'un prophète clamant dans le vide.

La nuit ici s'endort d'un sommeil de mort ;
Mais dès le matin, un jour sans voix
Mille violettes de Parme fait éclore
Et des roses rouges de Chiraz.

Il y a sur le sol le plus désolé
Une goutte de rosée qui luit,
Et le cri sanguinaire de Salomé,
Et quelque prophète qui supplie.

Le désert, lui-même, n'est nulle part seul,
Le cœur humain est de soi prodigue,
Sa morosité est partout, comme un linceul –
Il n'est rien que notre sang n'irrigue.

La douleur de l'homme, où qu'elle se meuve,
Un gouffre qui bée toujours emplit :
D'une larme, des myriades de fleuves !
Et partout un prophète supplie.

NUIT

Déjà le crépuscule descend bleu,
Et dans l'eau la lune pointe son arc.
Le calme des ormes envahit les lieux...
Des anges rament de rêveuses barques.

Avec le jour s'en va une part de moi,
Par quels chemins, vers où, nul ne le sait...
Lentement, comme les fleurs fanent et ploient,
Se meurent les automnes, froids, mauvais.

A l'heure incertaine qui doit venir,
Où tout aspirera au dernier sommeil –
Auprès de qui s'en ira s'assoupir
L'étoile tremblante qui dans l'eau veille.

PRINTEMPS CHRÉTIEN

L'horizon est tout ourlé de sang,
Le premier merle son chant menu file.
Saint-Georges a occis le dragon
De son épée d'argent à l'aube pile.

Le cyprès noir l'église a caché,
La brebis agnelé l'agneau du Christ,
Son aigle Saint Marc a relâché
Et Saint Théodore son crocodile.

Au soleil une colombe étincela,
Le bois vibra aux saintes harmonies...
Deux apôtres sont passés par là
Portant le message du fils de Marie.

Les lys déploient leurs blanches corolles,
D'un faisceau de rayons le ciel s'illumine :
Eternelle et nouvelle brille l'auréole
De l'Agneau qui par les terres chemine.

LE MYSTÈRE

Lorsque la lune est cachée par les cimes,
Les friches du ciel noir laissent tomber
Comme une goutte un seul mot isolé :
Et je saisis ma solitude ultime...
Et je comprends, dépris des sortilèges,
Quelle est ma peur quand les choses m'assiègent.

Et le matin déploie, comme des flammes,
Mille oiseaux blancs partout sur l'océan,
Et vêt la terre en milliers d'oriflammes,
Et parsème de mots le marbre blanc.
Et c'est alors qu'harassée de mystère
En mille échos s'exprime la matière.

Au travers du silence, au travers de l'orage,
O Dieu, j'entends briller toutes tes voix,
Et j'attends l'heure où, finis tes voyages,
Foulant les champs où luisent nos épis,
Tu marcheras vers moi, ce grain de sable
Près de ta route, invisible et tapi,
Pour m'appeler de mon nom véritable.

LE VOYAGEUR

Je suis ce voyageur qui est parti
A l'aube première d'avant les âges,
A changé sans arrêt de voie parmi
Les astres à force de vagabondage.

La vie, la mort, l'instant et la durée,
D'un état à l'autre, par monts et vaux,
Toujours en mouvement, même à l'arrêt
Et toujours neuf en habit nouveau.

A travers nuits et orages solaires,
Comme la Parole lancée jadis,
Des archétypes fidèle légataire :
Un fil qui les débuts à la fin tisse.

Semur et semence, visage et voix,
Depuis l'origine un principe même ;
Geôle impassible des mêmes lois –
Et un dans tout ce qui est en germe.

Mais, à sans cesse changer et souffrir,
Tout-puissant ! l'esprit à présent pleure
Vers ce premier matin sans souvenirs,
Le seuil pur de la première demeure.

J'ai suivi tous mes effrayants parcours
D'astre et de fourmi ; marchant sur tes pas,
J'ai bouclé la boucle : le monde est sourd
Et mutique sous ses habits d'apparat.

Je frappe or de nouveau à cette porte
D'où je partis ; de nouveau je requière,
Âme que sans retour le temps emporte,
De m'abreuver à la source première !

Que la flèche, lancée d'une autre terre,
Taillée qui saurait pour quel guignon,
Revienne de son voyage, amère –
A l'archer dont elle ne sait pas le nom.

CHIMÈRE

Je me souviens d'avoir navigué
Sur des mers toujours étincelantes ;
L'horizon en était toujours dégagé,
Et toute appréhension absente.

De l'archipel où s'épanouissaient
Les prés fauves tout juste découverts,
Des vols chimériques y atterrissaient
Sur les frais sillons de la jeune terre.

Là, des forêts pagodes inextricables
Dressent au ciel leurs voûtes sonores ;
Là, s'offrent, sur de somptueuses tables,
Des mystères solaires les fruits d'or.

Le soleil s'y levait pour la première fois
Sur la douleur et le bonheur humains ;
Nous allions, seulement Dieu et moi,
Par ces contrées où la vie germait.

J'allai par la suite vers d'autres ports,
Jusqu'aux étoiles ma barque s'élançant :
Cependant, dans la main je garde encor
De ces lieux la fleur noire y fleurissant.

FORÊT

La forêt est gorgée de soleil,
L'air fleure bon le miel nouveau,
De jaune les érables s'enfeuillent
Et point le premier pied de veau.

Des armées d'insectes sur les arbres,
Le vacarme enfle de partout, sonore
De coups de bec, de vrille, dent, sabre ;
L'araignée tisse, le pivert fore.

Dimanche, lui, dans la forêt se posant,
Attend que survienne un repos
Pour sur les prés déverser aussitôt
Une mer de pavots couleur de sang.

OBSCURITÉ

Noirs, les peupliers marchent à la file,
Traversent la nuit et le champ de blé,
De temps à autre une chouette hulule,
La lune monte au-dessus des prés.

L'obscurité coule dans les buissons,
S'insinue sous le charme et l'ivette.
Soudain se font entendre à l'unisson
Le rossignol et la première rainette.

LE PIN

Immense et sombre, tristement,
Il se dresse, anonyme comme l'herbe,
Bruissante source sous le firmament
Dont le sein la nuit une corneille héberge.

Eternel solitaire, masse formidable,
Des premiers rayons de l'aube jusqu'au soir,
Sur la radieuse falaise tremble
La noire ombre de son désespoir.

Il gémit au ciel que le soir voile
Quand tout douloureusement se terre
Et toute la nuit conte aux étoiles
L'amère solitude de cette terre.

VENT

Il frémit tel l'oisillon dans le nid,
Souffle craintif, mince filet d'air,
Mais, à peine descendu, il rugit,
Aussitôt tout tempête et éclairs.

S'élançant de quelque tourbière,
Lui qui tantôt s'empêtrait dans
Un mouchoir, une crinière,
Vise le ciel de son cri strident.

Nus les bois... glacées les eaux...
Mais, déjà la nuit le bat en brèche,
Il gémit dans le creux d'un roseau,
Avant d'expirer sur une feuille sèche.

NUIT

Déjà la voie lactée brille...
La chouette, toute de soie,
Avec du feu dans les pupilles,
Lentement, son vol déploie.

Les lumignons du ciel
S'allumèrent en nombre
Pour que, sur la terre, elle
Pût projeter son ombre ...

Et voir de son repaire
Depuis une souche pourrie :
Tout le cosmos se taire
Pour entendre son cri.

AVRIL

L'averse s'en fut, comme un présage ;
La nue semble un champ de coquelicots ;
Partout le cancan des canards sauvages,
Et le vert coteau grouille d'escargots.

Un dernier flocon de brume roule,
L'air résonne de piailllements fous ;
Du sable jaune de la colline s'éboule
Et l'or du soleil brille dans la boue.

Face au ciel, lumineux et fébrile,
Naît ce matin, au chant des rainettes,
Dans une corolle de violette,
Ses yeux mauves grand ouverts, Avril.

LE HÊTRE

Le ciel entier il a englouti,
Ses ombres sont des précipices ;
Le grand champ pour lui est trop petit,
Des ruisseaux de fourmis en jaillissent.

Des vrilles luisantes le traversent,
Et la malignité en son refrain noir ;
Une chouette y couve et berce
De la nuit le farouche nouveau tsar.

D'aplomb sous le soleil qui darde,
Forteresse parmi les champs nus.
Mais que la foudre un jour le poignarde
Et sans traces il aura disparu.

LES FOURMIS

Par chemins qui à la gloire vont,
Ils s'ébranlent, armées de la nuit.
Ils se battront comme des lions
Dans l'ombre de l'antre ennemi.

Ils en feront un commun tombeau,
Semant partout l'ombre et la mort ;
Et répartiront avec, sur le dos,
Les femelles et les nouveaux trésors.

Puis s'en retourneront calmement,
Tout comme les eaux qui se retirent, –
Lors que, immense, à l'occident
En sang, l'astre de la gloire expire.

**Fourmi est de genre masculin en serbe comme d'ailleurs en ancien français. [Note du traducteur.]*

COMPAGNIE

Tracer mon chemin, j'ai ardemment souhaité,
M'en tenir à ma propre voie ! Ce fut en vain !
A chaque carrefour, toujours je me suis heurté
A l'implacable index de l'invisible main.

De mon cœur ma propre voix devait s'élancer
Mais celle que je perçus venait d'on ne sait où...
Je voulus m'en déprendre et rêver, penser,
Mais l'invisible compagnie me suivait partout...

Moi, où suis-je? implorai-je. Où mon œuvre, mes choix ?
De qui suis-je le suiveur obstiné et niais ?
Et, en moi-même, combien y a-t-il de moi ?
Combien ? ... Aucune réponse. Tout se tait.

LE CHEMIN

Ah, découvrir quelque rythme nouveau enfin,
Et cette faculté, naïve et anonyme,
De chaque fois sans peur parcourir le chemin
Tortueux qui d'une douleur mène à sa rime.

Sans que ma pensée jamais ne se fourvoie
En cette heure sienne, solennelle et rare,
Portant haut la sainte flamme sur le pavois,
Aussi droite et brillante qu'elle fut au départ.

Et, le poème fini, ne m'assailent aussitôt
Des souffrances telles que rien ne les désarme,
Car, il reste dans l'âme encore tant de maux
Pour qui nous manquent et les mots et les larmes.

– II –

**POEMES DE L'AMOUR ET DE LA MORT /
ПЕСМЕ ЉУБАВИ И СМРТИ**

LE NID

Je tisse mon nid au-dessus de votre tête,
Il est plus douillet qu'un nid d'aigle ou d'hirondelle ;
Le vent en happe des brindilles ou une herbe,
Mais, tel une fleur géante, il croît de plus belle.

Les étoiles le baignent de leurs calmes lueurs,
Il est gorgé de soleil comme un verre de vin ;
Son regard mort encore fixé sur nos hauteurs,
Le long serpent s'arrête et crève à mi-chemin.

Il y aura dans mon nid la paix des forêts,
Et le chant des ruisseaux à l'aube qui s'éveillent
Des collines en fleurs l'enivrant parfum –
Et pour mon oisillon des plumes d'or vermeil.

Je tisse mon nid très haut au-dessus de vous,
Mais nul encor ne sait où se trouve ce nid –
Il erre comme au-dessus des rives en remous
Vague l'étoile égarée dans l'espace infini.

Sur le chemin calme qui va de moi à Dieu,
L'étrange nid erre comme une pure fable ;
Le moindre écho vous parvenant depuis ces lieux
Ne serait que la voix d'une douleur ineffable.

POÈME SANS FIN

Vous qui n'avez pas encor quitté votre nid,
Dont le cœur frissonne encore dans la rosée,
L'âme fervente s'emporte dans les risées,
Et la chaude haleine les quiètes étoiles emplit –

Quand innombrables s'ouvriront vos yeux
Et que vers le soleil vous tendrez les mains,
Les mers sans ports et les forêts sans chemins
Vous adresseront toutes leur salut joyeux

Et inondés de soleil, sous des ondées d'or,
En ces lieux où, naguère, en des temps affreux,
Nous laissâmes nos robes et souliers poudreux,
Vous vous lèverez meilleurs, plus grands et plus forts.

Ainsi grisés, enivrés dès le premier verre,
Dans une extase de lumière et de sons –
Vous tracerez le sillon cruel traversant
Le champ où gisent encor nos semailles d'hiver.

Lequel d'entre vous serait alors relié –
En ce jour sans doute, sans peine, sans ombre –
A moi par l'invisible fil pour, dans le nombre,
Faire un pas de côté, seul parmi des milliers ?

Et, comme moi, jadis, en ces jours hiémaux,
En la muette agonie des mers vespérales,
Apporter, sombre comme le chant du râle,
L'antique chant triste aux hommes nouveaux ?

Et, recru de crépuscules et d'épouvante,
Héritier de mon mal, passionné candide,
Faire entendre sa voix qui fût aussi splendide
Que la voie lactée sous sa poussière ardente.
A cette sombre joie, à cet éternel souffrir
Voué, qu'une seule parole neuve il profère –
Personne ne saura que j'ai péri naguère
Pour ce mot magique ne pas avoir su dire.

LA GRANDE NUIT

Lorsque le flamboyant génie de la nuit
Sur ses ailes de feu passa la rivière,
L'onde invisible s'émut d'un furtif éclair
Et chanta de sa voix dolente et infinie.

Lorsque le vent de minuit frôla les bois muets
Et chassa des branches la pesante obscurité,
Tel un appel à la mort, ardemment convoitée,
Se répandit la sèche musique des jonchaies.

Lorsque dessus le champ plein de trèfles noirs,
Les pléiades se mirent à pâlir et décliner,
Les feuilles mortes tombèrent sur les sentiers,
On eût dit un noir soupir s'exhalant du soir.

Présentement, en ce long soir qui désespère,
L'âme à nu est de frémissements parcourue,
Et sur le front, d'effort et de douleur recru,
La mort passe la main, douce comme une mère.

LA CRÉATION

Tu ne fus annoncée par aucun émissaire
Et je n'ai perçu aucun écho de pas au loin ;
Pas plus que je ne sais à quel moment enfin
Mon esprit put s'abreuver à ta source claire.

Car tu es née en moi, pensée originelle,
Muette qui soudain retrouve la parole,
Fil d'or dans le roc, graine dans le sol,
Et élan dans l'épaule de la naissante aile.

Tu n'as pas connu le chemin qui, étroit,
Conduit du dehors au-dedans et qu'il faut
En sens inverse reprendre aussitôt ;
Comme une fleur en mer, tu as éclos en moi.

Issue de mes songes tu fus pareillement vaine ;
Fruit de mes vices, corrosive jusqu'au sang ;
Née de la pensée, tu fus indifférente au temps ;
Fruit de ma vanité, vile et perfide sans gêne.

Fruit de solitudes, triste, et morfondue ;
Fille de la haine, tu fus langue de vipère ;
Fruit de mes doutes, tu cheminas, étrangère,
Pleurant à mes côtés comme un enfant perdu.

Mais au vénéneux songe tu puisas sans reste !
Et la mort vint à l'heure où il aurait fallu
Encore une goutte de sang, que je n'avais plus,
Pour achever l'œuvre admirable et funeste.

LES AILES

S'envoler et voler, voler toujours plus haut,
Vers l'espace inconnu comme vers un vieil ami,
Tournoyer ensorcelé comme un bel oiseau
Et s'en aller mourir au gré de l'infini.

N'entendre que son mouvement dans les espaces –
La musique de son aile ! Et tout à la fin,
Perdant de vue son but parmi tous et ses traces,
Disparaître, éblouissant, dans l'air serein.

Qu'éprouvent la malesoif chaque jour plus sèche
Ces yeux qui longtemps ici la lumière ont bu,
Comme boivent, douces, deux brebis à la fraîche,
Comme sucent le sang deux vampires goulus.

Que soit oubliée la sombre et basse naissance ;
La lumière en moi tel un courroux mortel,
Ses rayons me transperçant comme autant de lances,
Là où brûlent sans ombre les midis éternels.

Formidables carrefours des soleils où naît
L'orage lumineux qui sans cesse chemine
A travers le pays muet où règne et se tait
Le Dieu qui foudroie les yeux qu'il illumine.

Ne connaître l'abîme que de ces hauteurs,
Par toutes mes fibres à l'espace abouché ;
Voler, voler éternellement et, sans heurts,
Tomber sous le seul poids de mes ailes enchantées.

HOMMAGE A L'AMOUR

Tu n'as d'autre vie que celle qu'en moi tu vis :
Songe et sensation tu t'es fait, ô sagace ;
Inutile de chercher à voir ta face pressentie –
C'est au loin, hors de toi, que court ta trace.

Si tu as des yeux, c'est pour féconder le penser,
Une voix, pour que dans les cœurs la prière abonde ;
Tout mouvement de toi seul semble s'élancer ;
Tu brilles en toute chose comme le jour dans l'onde...

Ton souffle prévient le grain de geler sous le givre ;
Ton amour, c'est pour qu'il y ait de la piété ;
Ton indifférence, que trouvent de quoi vivre
L'orgueil du désespoir et la suave méchanceté.

Tu es hors de toi car infinie est ta puissance ;
Ton verbe ouvre sur la musique des flots ;
Tes mots sont fils tissés dans toute magnificence ;
Comme la prière au ciel, tu montes haut.

Tu es principe davantage que tu n'es...
Nuit, pour l'éclat des astres ; victorieux essor,
Pour l'idée de victoire... Révélation, beauté,
Avant de fournir à l'esprit mots et métaphores.

CHANT DU CREPUSCULE

Les crépuscules sans le glissement de tes pas,
Et les nuits sans ton murmure, et les premières
Heures où il n'y a plus rien à garder pour soi...
Les premières sentes désertes dans les bruyères.

Ce charme de l'attente vaine et à jamais telle !
Naguère tu emplissais, sous les étoiles du soir,
De ta présence l'esprit et les yeux seuls –
A présent tu emplis toute la nuit de désespoir.

Naguère je guettais ton pas, le froufrou de ta manche,
Ores la nuit te suscite dans chacun de ses frissons ;
Les étoiles dans leur course ; la calme lueur blanche
Dans toutes les apparitions naissant parmi les buissons.

Plus de traces de tes pas sur le chemin vicinal,
Tu suis désormais des chemins de lumière ;
Mais toutes choses à présent portent ton sceau fatal ;
Et tes yeux miroitent dans toutes les rivières.

Tu ne viendras pas, je sais, mais j'attends ; et scènes
D'un bonheur inconnu s'animent dans la nuit d'août :
Je n'entendrai plus désormais ces paroles vaines,
Pour ta toute-puissante voix retrouver partout.

CHANT DU CŒUR

Se perdre dans quelque chose que le cœur aime,
Mourir dans ce qui est immortel ! Son épée
Déposer aux pieds de quelque pouvoir suprême,
Plus fort même que l'héroïque chevalier.

Devant l'infini du grand s'accepter petits ;
Et, amers, entre nous chercher la félicité,
Pour comprendre enfin, l'heure fatale venue,
Que le rêve est à l'origine de toute vérité.

Mais découvrir soi-même ce lieu solaire ; objet
Eclatant de toutes les quêtes, et désirs et vœux !
Dire à son cœur que l'univers infini est
Un bien en soi, nonobstant les hommes et Dieu.

Bon, dans l'ignorance de ce qu'est la bonté !
Brave, sans avoir connu ni lauriers ni fleurs !
Pur, n'entendant rien à l'idée de pureté :
Que le cœur, tel le soleil, dore ce qu'il effleure.

Et, brillant, ne ressemblant qu'à ce qu'il vise,
Comme illuminé par la saison nouvelle,
Qu'il survole du doute toutes les sentes grises –
Ne touchant terre que du bout de son aile.

LE DOUTE

Le doute, fervent et vif, et bien établi,
Mon alter ego, mon double ; un chicaneur
Qui défend de boire la coupe jusqu'à la lie
Ou de savourer jusqu'au terme un bonheur.

Mon cœur il enserre de ses griffes de gel,
Et nourrit à l'envi l'esprit de repentance ;
Que sans espoir je scrute la face du ciel,
Hâisse sans passion, aime sans confiance.

Mais il a illuminé ma raison débile,
Et donné à mon esprit, certes un privilège,
Des myriades d'yeux pour que, clair et subtil
Il tournât les abîmes et reconnût les pièges.

Sût que la bonté est renoncement ; qu'il y a
De la honte dans le serment, et des trahisons ;
Et dans la victoire, vergogne et embarras ;
De l'incroyance vile dans toutes les oraisons.

Et de la magie dans la foi la plus pure ; plus
D'égoïsme dans l'amour que dans nos vilenies ;
Et combien de mensonges sous nos pleurs émus,
De noirs complots dans la solitude bénie.

Ainsi libéré et de moi-même et des autres,
Je regarde se dénouer les derniers liens...
Fier, au moins, en période de marées hautes,
De ne pas sangloter quand la larme vient.

– III –

– SONNETS IMPERIAUX / ЦАРСКИ СОНЕТИ

Poèmes ragusains/ Дубровачке поеме

MADRIGAL RAGUSAIN

Ce soir, Madame, au grand bal de la cour,
Nous danserons encor les valse d'antan,
De la salle, radieux, nous ferons le tour,
Ignorant, superbes, le passage des ans.

S'avanceront ensuite les joyeux quadrilles,
La musique ardente, la fête en ses atours ;
Les dames seront en dentelles de Manille
Et les messieurs noirs en habits de velours.

Puis les gentilshommes entre eux deviseront,
Les jeunes sur les héros, la poésie, le vin,
Les aînés sur le ciel et le vieux Platon,
L'ancienne scolastique et saint Augustin.

Cependant que, retirés au fond des divans,
Nous n'écouterons pas les rumeurs du sérail,
Et, vif, je composerai comme en me jouant
Un petit sonnet triste pour votre éventail.

In : Jovan Dučić, *Pesme, Sabrana dela*, књ. I, уредили Меша Селимовић
и Живорад Стојковић, Свјетлост, Сарајево, 1969.